

Parcours extraordinaire d'un médecin marseillais : Jean Prudhomme *

par Jean-Louis BLANC **

Jean Prudhomme est né à Jouanny-sur-Yonne le 3 septembre 1879, il est mort à Marseille le 31 octobre 1970 (Fig. 1). Il a laissé à sa famille un manuscrit, sous forme de carnet, retraçant sa vie professionnelle, qui commence au début du XX^{ème} siècle à Reims, au moment de ses études médicales, et se termine en 1970 à Marseille. Ce document est fort intéressant. Il est caractéristique du parcours de cette génération de prati-



Fig. 1 : Jean Prudhomme 1879-1970.

ciens, nés à la fin du XIX^{ème} siècle, qui vont commencer une carrière professionnelle pleine de promesses pendant la Belle Époque. Cette période se terminera tragiquement au moment du déclenchement de la Première guerre mondiale. Jean Prudhomme sera mobilisé pendant cinq ans. À la fin de la guerre, ne pouvant se réinstaller à Reims, en raison des dommages de guerre, il s'installera à Marseille où il terminera sa carrière professionnelle de stomatologiste. Passionné de photographie, chose rare à l'époque, Jean Prudhomme complétera son récit par des clichés qui en augmentent considérablement l'intérêt. On peut scinder son texte en trois parties :

* Séance de mai 2013.

** Chirurgie maxillo-faciale, C.H.U. Timone, 13005 Marseille. JeanLouisMarie.BLANC@ap-hm.fr

- 1900 – 1914 : les études médicales (Reims, Paris), puis son installation comme stomatologiste à Reims,

- 1914 – 1919 : la guerre. Il va être mobilisé pendant cinq ans. Au début à Verdun, où il va rester 18 mois, puis à Royat et enfin à Marseille,

- 1919 – 1970 : à la fin de la guerre, son installation à Marseille.

Son texte nous éclaire tout particulièrement sur certains points :

- devenir médecin au début du XXème siècle, en particulier, sur les motivations des médecins qui se spécialisaient en stomatologie et quelle était leur pratique professionnelle,

- le parcours, souvent mouvementé, des médecins pendant la Première guerre mondiale,

- la vie dans le Marseille de l'entre-deux-guerres.

1900 - 1914

Le texte débute au moment de la réussite de Jean Prudhomme au concours de l'externat. Très fier d'être le plus jeune candidat à avoir réussi, il écrit : "l'externat me donnait accès dans les services des "patrons", non plus comme simple stagiaire, mais comme externe, c'est-à-dire chargé de prendre les observations des nouveaux malades du service, de faire les analyses des radiographies les concernant, de faire quelques interventions de petite chirurgie, d'assister l'après-midi aux contre-visites de l'interne, et en l'absence de celui-ci, de les faire moi-même". On constate qu'il s'agissait en pratique d'un véritable temps plein, avec, à cette époque, priorité à l'enseignement "au lit du malade",



Fig. 2 : L'hôtel-Dieu de Reims.

bien que l'assistance aux cours fût obligatoire. La fonction d'externe correspondait alors aux fonctions actuelles d'un interne.

Durant un de ses stages, il assiste, scandalisé, à l'expulsion des religieuses, *manu militari*, en pleine nuit de l'hôtel-Dieu de Reims, suite à l'application intransigeante de la loi de séparation de l'Église et de l'État, ce qui déclenchera un mouvement de grève de l'ensemble du corps médical de l'hôtel-Dieu (Fig. 2).

Il va découvrir la chirurgie et faire plusieurs stages dans cette discipline. C'est ainsi qu'il décrit les interventions chirurgicales de cette époque : "les gants de caoutchouc et autres accessoires d'éclairage n'existaient pas. L'asepsie et l'antisepsie étaient rigoureusement observées. C'est ainsi qu'après un sérieux lavage et brossage des mains, on les trempait successivement dans des solutions de permanganate de potasse et d'hyposulfite de soude, voire d'alcool au cours de l'opération. Aussi le pourcentage d'infections, même dans les interventions graves, était-il très restreint".

On trouve dans ce carnet plusieurs anecdotes intéressantes, survenues au cours de sa période de formation à Reims. En particulier, il va être amené à aider son chef de service à pratiquer une intervention de section latérale du pubis, chez une parturiente à bassin fortement dystocique. Cette technique était destinée à éviter une césarienne qui comportait alors de grands risques pour l'enfant et la mère. Son chef de service l'avait vue pratiquée, à Rome au cours d'un Congrès, par le professeur Gigli, qui avait utilisé pour l'ostéotomie du bassin une scie filiforme de son invention, permettant d'éviter les lésions des organes nobles sous-jacents, souvent produites par l'utilisation de scies à chaîne. C'est ainsi qu'il va utiliser, une des toutes premières fois en France, la fameuse scie de Gigli, qui a équipé pendant très longtemps les plateaux de chirurgie, dès lors qu'il était question d'ostéotomie. Les neurochirurgiens l'ont beaucoup utilisée pour la découpe des volets crâniens. Cette technique toute nouvelle fera l'objet de la thèse de son ami Pierre Voguet. Peu à peu il va ainsi acquérir une bonne expérience chirurgicale qui lui sera fort utile, notamment lors du remplacement d'un médecin dans une petite ville de la périphérie de Reims, Dagnéry, où il sera amené à pratiquer, sans anesthésie, une trachéotomie dans la cour de la ferme d'un agriculteur qui était en détresse respiratoire, suite à une piqure de guêpe dans la gorge. Au cours de ses études à Reims, après une visite faite au cabinet d'un chirurgien-dentiste d'origine anglaise, le Dr Lee, Jean Prudhomme va s'intéresser à l'art dentaire.

À cette époque, Reims était une école de plein exercice de médecine, ne délivrant pas le diplôme de docteur en médecine, et les études médicales devaient se terminer dans une ville de faculté. Habituellement, les étudiants rémois allaient soit à Nancy, soit à Paris. Il choisit avec son ami Pierre Voguet d'aller passer sa thèse à Paris. Pour cela, il était demandé aux étudiants venant d'une autre ville d'effectuer au moins deux stages dans des services hospitaliers parisiens. Il effectuera son premier stage à la Salpêtrière, à la clinique des maladies nerveuses du Professeur Raymond, successeur de Charcot. Ce stage lui laissant du temps libre, Jean Prudhomme va aller s'inscrire à l'Institut odontotechnique de Garancière. Il s'agit d'une des toutes premières écoles privées en France qui délivrent le nouveau diplôme de chirurgien-dentiste, créé par la loi en 1892, pour organiser la filière dentaire et remplacer les dentistes patentés. C'est ainsi que Jean Prudhomme, parallèlement à ses études de médecine, obtiendra son diplôme de chirurgien dentiste.

Il effectuera son deuxième stage parisien à l'Hôtel-Dieu, dans un service de chirurgie. Au cours de ce stage, un des patients du service sera tiré au sort pour être examiné lors

des épreuves du concours d'agrégation. Il s'agissait d'un patient porteur d'une fistule cervicale et les membres du jury, à l'unanimité, avaient porté le diagnostic de fistule congénitale du cou. Lors de l'examen, sur les cinq candidats, un seul avait eu une note éliminatoire, car il avait porté le diagnostic de fistule d'origine dentaire. Sur la demande de son chef de service, quelques jours après, Jean Prudhomme ira examiner ce patient avant qu'il soit opéré, et constatant que, du côté de la fistule, les molaires mandibulaires étaient réduites à l'état de débris et qu'en pressant sur ces dents la fistule donnait, il avait indiqué, avec beaucoup de précautions, qu'il devait plutôt s'agir d'une fistule d'origine dentaire, ce qui fut ensuite confirmé par son tarissement après l'avulsion des dents causales. Bien évidemment l'histoire fit rapidement le tour de la faculté et le concours d'agrégation fût cassé.

Il profitera de cette occasion peu banale pour faire sa thèse sur les fistules cervicales d'origine dentaire. Il la passera le 4 avril 1906, devant un jury dont le président était le professeur Reclus, chirurgien des hôpitaux de Paris. Son diplôme de docteur en médecine en poche, ainsi que celui de chirurgien dentiste, délivré par l'Institut odonto-technique, Jean Prudhomme, tout naturellement s'installera à Reims comme stomatologiste. En 1911, aura lieu à Reims un concours pour le recrutement d'un chef de service de stomatologie à l'hôtel-Dieu. Jean Prudhomme le réussira brillamment et deviendra ainsi un des tout premiers chefs de service de stomatologie en France. Sa carrière, libérale et hospitalière, va ensuite se développer de façon croissante, jusqu'à ce qu'elle soit brutalement interrompue par le déclenchement de la Première guerre mondiale.

lément interrompue par le déclenchement de la Première guerre mondiale.

La guerre

Comme la plupart des médecins mobilisés, il n'est pas tenu compte au début de la guerre, de sa spécialité. C'est ainsi qu'il va se retrouver mobilisé à Verdun, dans l'ambulance divisionnaire 3 / 72, qui est la troisième ambulance du 72ème régiment d'infanterie de réserve, basé à Verdun. Les ambulances militaires sont des structures du service de santé des armées, complexes, comportant un personnel médical et non médical, ainsi que des

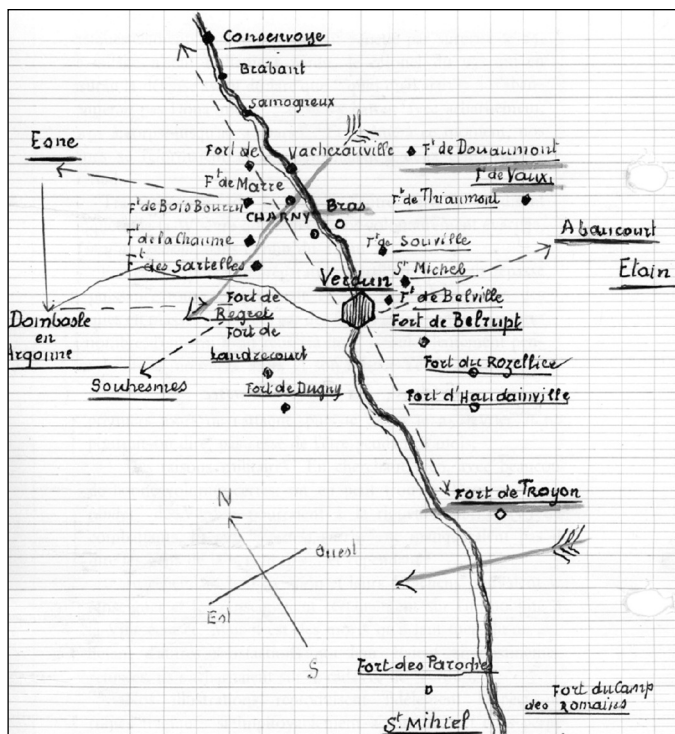


Fig. 3 : Déplacements de l'ambulance 3 / 72 (août-décembre 1914).

véhicules, au début du conflit hippomobiles. Elles sont placées sous le commandement du médecin chef, et vont à son ordre s'installer en retrait de la ligne de front, au niveau des sites d'affrontement, pour prendre en charge les blessés. Conformément à la doctrine médicale qui prévalait au début du conflit, l'ambulance 3 / 72 va se déplacer en fonction des événements. C'est ainsi qu'on la retrouvera à Étain, puis à Bras notamment. Le travail des chirurgiens dans les ambulances consistait à pratiquer les interventions urgentes (pose de garrot, amputation, évacuation de la grande majorité des blessés sur les hôpitaux de la zone des armées). Le texte de Jean Prudhomme est particulièrement intéressant en raison de la description des mouvements de l'ambulance 3 / 72, depuis le début du conflit en août 1914 jusqu'en janvier 1915. Il en a laissé un plan détaillé (Fig. 3).

Début 1915, le médecin-inspecteur Lemoine, qui avait repéré Jean Prudhomme à la fois pour son habileté chirurgicale dans la prise en charge des blessés de la face, et pour ses talents d'organisateur, va lui demander de créer et de faire fonctionner à Verdun un service spécialisé dans le traitement des nombreux blessés de la face. Ce service ouvrira en janvier 1915 à l'hôpital N° 4 de Verdun, situé dans le collège de jeunes filles, contigu à l'évêché. Son service sera commun avec celui d'ophtalmologie (Fig. 4).

Son activité sera celle des chirurgiens de la face de cette époque, prenant en charge les blessures par balles génératrices de fractures, souvent comminutives des maxillaires. Grâce à leurs compétences stomatologiques et dentaires, notamment leur connaissance de l'occlusion dentaire, de l'importance de l'alignement dentaire et des moyens de contention prothétiques ou par ostéosynthèses, plus tard aidés par les chirurgiens-dentistes et les mécaniciens dentistes, ils vont traiter ainsi un très grand nombre de blessés et faire progresser considérablement cette chirurgie. Quant aux lésions par éclats d'obus, qui représentaient en 1914 75 % des blessures faciales, elles posent des



Fig. 4 : Service de chirurgie maxillo-faciale : Verdun, Hôpital N° 4.



Fig. 5 : Evacuation des blessés : Hôpital N° 4.

gié, art dentaire). Peu à peu va se dégager, pour la prise en charge de ce type de blessure, une attitude thérapeutique comportant deux temps : - Traitement primaire : arrêt des hémorragies, maintien d'une ventilation au besoin par trachéotomie, parage "économique" de la plaie, alignement des fragments osseux autant que possible, irrigations abondantes à la solution de Carrel-Dakin, ce qui nécessitait un personnel infirmier extrêmement nombreux. - Évacuation secondaire sur l'arrière (souvent au Val-de-Grâce) pour le traitement des pertes de substance (Fig. 5).

Jean Prudhomme va passer toute l'année 1915 à Verdun. Il y fera la connaissance de Mme Jacquemaire - Clémenceau, à laquelle il devra donner ses soins à l'occasion d'un abcès sur dent de sagesse. Il sympathisera avec elle. C'est la fille aînée de Clémenceau. Elle s'était engagée, dès le début du conflit, dans la Croix-Rouge et était infirmière à Verdun. Il aura ensuite l'occasion de traiter son fils (petit-fils de Clémenceau), blessé à la face par une balle de mitrailleuse. Il s'en occupera dans son service, où il va rester deux mois, avant de l'envoyer en rééducation à Hyères au Mont-des-oiseaux. Il va être le témoin d'une des premières attaques aux gaz de combat : "Les hommes qui en descendirent étaient pâles et hagards, les yeux larmoyants, les lèvres noires et comme asphyxiées, respirant avec la plus grande difficulté, après des quintes d'une toux incoercible. Leurs vêtements eux-mêmes étaient imprégnés d'une odeur indéfinissable que le pharmacien déclara ressembler à celle du chlore".

Une partie des blessés sera dirigée sur son service, avec un pronostic effroyable : sur les 26 blessés admis, 26 décéderont dans d'atroces souffrances, par gangrène pulmonaire.

Durant l'année 1915, il se rendra en permission dans la région marseillaise, dont était originaire son épouse. C'est ainsi qu'il décrira la Canebière pendant la Première guerre mondiale : "La Canebière était transformée en un véritable caravansérail cosmopolite, où circulaient des soldats de toutes armes et de toutes nations : Belges, Anglais, Hindous, Serbes, Polonais, Marocains, au milieu de quelques coloniaux d'outre-mer. Les terrasses des cafés regorgeaient de monde, on se bousculait à l'entrée des cinémas, bref j'avais

problèmes tout à fait différents en raison des vastes pertes de substance pluri-tissulaires (osseuses, cutanées, muqueuses, musculaires) et les chirurgiens, quelles que soient leurs spécialités, n'étaient pas préparés à traiter de telles blessures. Leur prise en charge n'était pas codifiée et les chirurgiens vont alors devoir créer de toute pièce la chirurgie réparatrice du visage qui connaîtra un essor considérable. Ces praticiens viendront d'horizons différents (chirurgie générale, ORL, stomatologie, ophtalmologie,

l'impression de me trouver dans une grande kermesse". On sent dans ces propos toute l'amertume des combattants qui constataient qu'à l'arrière la vie continuait presque comme avant la guerre.

Au cours d'une de ces permissions, il rendra visite, à Paris, à Madeleine Jacquemaire-Clémenceau qui le présentera à son père "Le Tigre", au cours d'une représentation à l'opéra. Elle le présentera également à Léon Bourgeois, personnage important de la IIIème République, qui va l'informer que l'état-major venait d'apprendre que les Allemands allaient prochainement (on est en décembre 1915) déclencher une offensive de grande ampleur sur Verdun et que, de ce fait, l'ensemble du corps sanitaire allait être retiré de la zone.

Mme Jacquemaire-Clémenceau va alors insister auprès de Léon Bourgeois sur la nécessité de déplacer Jean Prudhomme dans un service correspondant à sa qualification de chirurgien maxillo-facial. C'est ainsi qu'en janvier 1916 il va être affecté dans la XIIIème région militaire, dans un service de stomatologie, à Royat. Le service de chirurgie maxillo-faciale était situé dans l'hôpital temporaire N° 33, et dirigé par un ORL, qui d'emblée lui fera comprendre qu'il ne souhaitait pas lui déléguer la chirurgie maxillo-faciale. Aussi Jean Prudhomme se limitera à une activité essentiellement dentaire à l'annexe de l'Hôpital N° 33, dans l'Hôtel Métropole.

Au cours de son séjour à Royat, il va rencontrer le Médecin inspecteur Sauvez, en mission. Ce dernier lui fera prendre connaissance de la circulaire du 15 juin 1916, fixant les conditions bucco-dentaires des soldats considérés comme "édentés inaptes", c'est-à-dire versés dans les services auxiliaires et donc exclus du champ de bataille : "un édenté est accepté en soins si son état est dégradé (édenté inapte), s'il lui reste moins de 1/3 de surface masticatoire et moins de 5 dents antagonistes". À une époque où on prend conscience des nombreuses victimes provoquées par la guerre de tranchée, il apparaît important pour l'armée de pouvoir remettre dans les services d'active les édentés inaptes.

C'est ainsi qu'une organisation va être mise en place au niveau de chaque région militaire, avec : - dans les villes de garnison, un dentiste, dont la fonction va être de mettre la cavité buccale des soldats en état (soigner les dents conservables, enlever celles qui ne le sont pas), sans faire de prothèse. En ce qui concerne la prothèse, et tout spécialement pour les édentés inaptes, le dentiste de garnison aura mission de les diriger sur le Centre des édentés où ils seront appareillés. Le Centre des édentés, ou centre de prothèse élémentaire, de la XIIIème région militaire se trouve à Royat. Il est chargé de la restauration prothétique, permettant alors de remettre les édentés inaptes dans l'active, à partir du moment où, grâce à leur prothèse leur coefficient masticatoire est rétabli.

Cette organisation, au niveau de la treizième région militaire, sous la direction de Jean Prudhomme, va se montrer extrêmement efficace, à tel point que le docteur Sauvez, à la fin de sa tournée d'inspection dans l'hexagone, va lui demander d'aller à Marseille, dans la XVème région militaire, où beaucoup de choses laissent à désirer. Notamment, les dentistes et les mécaniciens dentistes de garnison ont pris l'habitude de travailler plus pour leur activité privée que pour leurs fonctions militaires.

C'est ainsi qu'en 1917 on va retrouver Jean Prudhomme chef du service des édentés de l'hôpital Michel-Lévy à Marseille. Il a sous son autorité quatre chirurgiens-dentistes et vingt mécaniciens-dentistes. À Marseille, le service de chirurgie maxillo-faciale est à l'hôtel-Dieu, où par convention avec l'administration des hospices, une partie de cet hôpital a été attribuée à l'armée pour y traiter les blessés maxillo-faciaux (250 lits). Ce service est sous la direction du professeur Léon Imbert, qui était avant la guerre chef du

service de traumatologie. Il est assisté à l'hôtel-Dieu par un stomatologiste militaire, le docteur P. Réal. Jean Prudhomme va alors réorganiser profondément le service des édentés, ce qui lui vaudra au début de nombreuses critiques, en raison des mauvaises habitudes prises. Cependant, assez rapidement sous sa direction, le service va se mettre à fonctionner plus efficacement, ce que l'on peut constater en prenant connaissance des rapports mensuels émanant de lui. Pour le mois de décembre 1917, on note : "appareils" : 627 ; "dents" : 3523 ; 410 hommes appareillés, c'est-à-dire rendus aux services d'active.

Jean Prudhomme sera démobilisé en mars 1919. Comme pour beaucoup de chirurgiens, on s'aperçoit que leur activité a changé selon leur affectation. C'est ainsi que pour Jean Prudhomme, à Verdun, à l'ambulance 3 / 72, il avait une activité de chirurgie d'urgence ; à l'hôpital N° 4,



Fig. 6 : Reims bombardée.

il avait une activité de chirurgien maxillo-facial, sur les blessés transférés du front ; à Royat et Marseille, il avait une activité dentaire, dans l'organisation du service des édentés, ne s'occupant plus de chirurgie, mais de prise en charge des édentés inaptes. Un court voyage à Reims lui permettra de constater l'état de dégradation de la ville après quatre ans de bombardements, avec impossibilité de sa réinstallation rapide (Fig. 6).

Il va donc décider de s'installer à Marseille où il existe déjà sept stomatologistes. Bien évidemment tous lui déconseillent cette installation, prétextant un nombre trop important de praticiens et lui prédisant un échec cuisant. Sur les conseils d'un de ses prothésistes qui avait travaillé sous sa direction à l'hôpital Michel-Lévy, il va prendre contact avec un dentiste américain, le docteur Buckley, installé à Marseille depuis des années et qui souhaitait arrêter la dentisterie pour se lancer dans le commerce. C'est ainsi qu'il va lui racheter sa clientèle et tout son matériel, pour s'installer 81, rue Paradis. Contrairement aux prévisions pessimistes de ses confrères, sa carrière va se dérouler dans de très bonnes conditions. Son activité sera alors celle d'un stomatologiste avec pratique essentiellement dentaire. Il aura parmi sa clientèle l'évêque de Marseille, Mgr Dubourg, auquel il demandera de venir bénir son cabinet. Mgr Dubourg, en tant qu'évêque de Marseille, assiste aux séances du conseil d'administration du nouvel hôpital Saint-Joseph. Cet hôpital privé à but non lucratif, d'obédience catholique, fondé par l'abbé Fouque, fonctionne sur des fonds privés, avec pour vocation de donner des soins aux indigents. Il a été inauguré en 1921, et va avoir rapidement une excellente renommée. Les praticiens et le personnel y

sont de grande qualité, aussi connaît-il une rapide expansion. Le besoin de l'ouverture d'une consultation de stomatologie s'étant fait sentir, le Président de son conseil d'administration, monsieur de Verville, également client de Jean Prudhomme, lui proposera de venir y travailler, ce qu'il acceptera volontiers et il ouvrira une consultation de stomatologie en 1937.

De la même façon dans sa clientèle, il a le Consul d'Italie, M. Liberati. C'est un notable de la cité phocéenne, en raison de l'importance de la communauté italienne immigrée, qui compte alors plus de 100 000 personnes. C'est la plus importante communauté d'origine étrangère, chassée par les conditions économiques ou politiques locales, venant essentiellement du Piémont, de Toscane ou d'Italie du sud. Aussi le gouvernement fasciste de Rome a-t-il décidé d'implanter en France dans les villes comportant une importante communauté italienne (5) des Maisons de l'Italie (Casa d'Italia), dans le but de regrouper, soutenir et organiser cette communauté, tout en y implantant le siège du parti fasciste. A Marseille, la Casa d'Italia a été construite et inaugurée en 1935. Elle comprend le consulat d'Italie, le siège du parti fasciste, une école, un théâtre, la chambre de commerce italienne, et une antenne de la Croix-Rouge. Le consul Liberati proposera à Jean Prudhomme d'ouvrir une consultation de stomatologie, ce qu'il fera et qui améliorera encore sa carrière professionnelle et sa renommée. Il y organisera un dispensaire pour la prévention et le traitement des affections bucco-dentaires des enfants, ce qui était très en avance pour l'époque.

Jean Prudhomme a donc eu une carrière professionnelle bien remplie, cependant il avait une frustration : celle de ne pas avoir la Légion d'honneur, à laquelle il pensait avoir droit en raison de son parcours militaire. Il avait bien eu la médaille des épidémies qui lui donnait droit à la médaille de guerre. En effet suite à une piqûre anatomique qu'il s'était donnée en opérant un blessé à Verdun, il avait failli perdre la vie par septicémie, ou tout au moins perdre le bras. Mais au bout du compte il va obtenir la Légion d'honneur et donc être pleinement satisfait. Ce sera le colonel Picot, un des trois membres fondateurs de l'Union des blessés de la face, qui deviendra ensuite l'Association des gueules cassées, dont il avait eu l'occasion de faire la connaissance à Verdun avant que ce dernier soit blessé, puis qu'il avait retrouvé à Marseille à l'occasion d'un de ses passages pour lever des fonds pour son association, qui demandera pour lui, et lui fera obtenir la Légion d'honneur (Fig. 7).

Jean Prudhomme s'éteindra à Marseille le 31 octobre 1970, après une carrière professionnelle bien remplie. Parmi ses descendants, l'un de ses petits-fils fera à Marseille une brillante carrière en chirurgie orthopédique. Pour la génération de



Fig. 7 : Remise de la Légion d'honneur.

l'après-guerre, ce parcours nous fait réfléchir sur ces hommes et femmes, nés dans les années 1870, ayant fait leurs études au début du XX^{ème} siècle, dont l'ascension sociale a été brutalement interrompue par la guerre de 14 et qui ont dû après la première guerre mondiale se reconstruire. Le récit de la vie de Jean Prudhomme est également pour le chirurgien maxillo-facial, l'occasion de prendre connaissance de la naissance de la stomatologie, de comprendre les raisons de sa création, son évolution, mais également ses relations avec l'enseignement dentaire, à l'heure où on se pose des questions sur les modifications du cursus de nos étudiants.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- LARCAN A., FERRANDIS J.-J. - *Le service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, LBM, Paris, 2008.
- RIAUD X. - *Première Guerre mondiale et stomatologie : des praticiens d'exception*, L'Harmattan, Paris, 2008.
- PANE C. - *Histoire d'un espace italien à Marseille : de la Casa d'Italia à l'Institut culturel (1935-1986)*, sous la direction de J.M. Guillon, Université de Provence (MT-24378), 2008.

RÉSUMÉ

Jean Prudhomme est né en 1879, a soutenu sa thèse de médecine à Paris en 1906 et a débuté sa carrière professionnelle à la Belle époque, à Reims. Sa vie a été bouleversée par le cataclysme de la première guerre mondiale. Mobilisé à Verdun dans l'ambulance 3 / 72, il a ensuite créé, à la demande du service de santé, un des tout premiers services de chirurgie maxillo-faciale à l'hôpital N° 4 à Verdun. En 1917, il a été muté à Marseille et a assuré les fonctions de chef du service des édentés de l'hôpital Michel-Lévy. À la fin de la guerre, n'ayant pas pu se réinstaller à Reims en raison de la destruction de la ville, il s'est fixé à Marseille, où il a eu une belle carrière libérale. À la demande de Monseigneur Dubourg, évêque de Marseille, il ouvre une consultation de stomatologie dans le tout nouvel hôpital Saint-Joseph, ainsi qu'à la demande du Consul d'Italie, à la Casa d'Italia, qui deviendra ensuite l'Institut Culturel Italien. Au cours de sa vie mouvementée, il a rencontré des personnages importants. Ami de la fille de Georges Clémenceau, il rencontre "le Tigre", Léon Bourgeois, le maréchal Pétain, le colonel Picot, un des membres fondateurs de l'association des gueules cassées, qui demandera pour lui la Légion d'honneur qui lui sera décernée. La lecture de ce manuscrit nous plonge dans la France de la première moitié du XX^{ème} siècle, avec un éclairage tout particulier sur le Marseille de l'entre-deux guerres.

SUMMARY

Jean Prudhomme was born in 1879. He graduated MD in Paris in 1906 and started his professional career in Reims during the Belle Époque. His life was completely changed by the cataclysm of World War I. Drafted in Verdun at the 3 / 72 ambulance, he created afterwards, at the request of the French army sanitary service, one of the first Departments of maxillo-facial surgery at hospital N° 4 in Verdun. In 1917, he moved to Marseilles as chief of the edentulous department in the military hospital Michel-Levy. At the end of the war, he could not return to Reims, as the town had been devastated by war, so he settled in Marseilles. He answered to a request from Monsignor Dubourg and opened a stomatology consultation service in the new Saint-Joseph hospital. At the request of the Italian Consul, he also opened one at the Casa d'Italia that later became the Italian Cultural Institute. During his eventful life, he met some important persons : a friend with George Clemenceau's daughter, he met "le tigre" (nickname of President Clemenceau), Léon Bourgeois, Maréchal Pétain, and Colonel Picot, one of the founders of the French association "Gueules cassées" (for the facially disfigured war veterans) who asked the Légion d'honneur on his behalf. His hand written memoirs take us back into France during the first half of the 20th century and in particular in Marseilles in the 1930's. He died in Marseilles in 1970.